

La mort expérimentale de Michel H

Pierre Cézanne

Pierre Cézanne

La Mort expérimentale
de Michel H

© Pierre Cézanne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6863-6

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La mort expérimentale de Michel H

Lorsque Michel H meurt, il franchit ce que tous les voyageurs de la mort décrivent à leur retour, ce long tunnel au bout duquel une lumière de plus en plus éblouissante les a guidés.

Pour Michel H, le retour n'était pas prévu.

Après ce passage étroit et si lumineux, il débouche sur une sorte de grand espace vide, vestige mental peut-être de quelque appartement où il est passé au moins une fois dans sa vie, mais où ? Quand ?

Bien que brève, sa vie l'amena à déménager très souvent (le travail de son père). On peut donc supposer -lui ne suppose rien puisqu'il est mort -qu'il visita un jour ou l'autre quelque chose de vaguement approchant. La mort tue rapidement la mémoire avec le reste bien que certains souvenirs résistent un certain temps.

Ce bref et vague déjà-vu ne lui indique rien quant à ce qu'il doit faire maintenant qu'il est mort une fois pour toutes (par exemple trouver la porte et sortir. Mais sortir de la mort ? Pas évident a priori.

Il a frôlé la mort à plusieurs reprises bien que sa vie ait été tout sauf aventureuse. Une fois en randonnée en montagne, vers 25 ans. Longeant un profond précipice, il glisse sur une roche branlante. L'espace d'un instant il voit le film de sa vie défiler - c'est classique- jusqu'à ce que sa chute s'interrompe grâce à la corde qui le relie aux autres randonneurs. Il l'a bien sûr aussi frôlée sans même s'en apercevoir, ne serait-ce qu'en voiture, au volant ou pas. Rien de très original.

Cet ultime côtoiement de la mort, qui vient de lui être fatal, le tue par surprise. Ainsi, l'horreur habituellement fugace mais extrême de ce qui arrive d'irréversible en pareil cas, lui est épargnée. Il n'en sait rien. Heureux et chanceux les ignorants !

Afin de ne pas s'égarer dans une nouvelle mise à jour des réflexions sur la mort, les précédentes versions ayant toutes été construites avec les mêmes matériaux que les châteaux de sable, remarquons seulement que, pour ce qui est de sa mort, Michel H est un privilégié : coupant à l'étape ultime il est reçu à l'examen définitif sans passer l'épreuve.

Les versions les plus « malignes » des fins dernières tiennent du jeu du bonneteau par quoi la mort est escamotée. Elle constituerait l'accès à la vraie vie, éternelle cette fois. Pas de mort ou si peu. Non, rien que la vie ! Malin et très

rassurant.

Sans vouloir non plus anticiper sur le récit, nous verrons que Michel H fut une fois précédente épargné, toujours par la mort- pas la sienne -et du même coup délivré d'un lourd contentieux. Injustice, favoritisme ou plus simplement chance donc ?

Le voilà mort, assis par terre adossé à une sorte de mur de béton brut et frais qui se trouve là.

L'esprit finissant, il retrouve pourtant cette atmosphère si particulière des livres de Borges. Cet auteur, pour lui fétiche, fut peut-être un homme mort toute sa vie pour être capable de décrire si justement cette impression, cette atmosphère de la mort dans laquelle Michel H se trouve à l'improviste mais définitivement.

C'est depuis la mort (comme « lieu ») qu'il comprend enfin ce qu'il ressentait dès qu'il ouvrait un livre de Borges : la mort, la matière enfin retrouvée toute en étrangetés. « C'est exactement ça » eut dit Michel H si quelqu'un avait pu l'entendre. Mais jusque-là, l'endroit reste vide et personne ne risque de lui demander « exactement quoi ? », ce qui l'embarrasserait beaucoup.

Très machinalement il tend l'oreille. Est-ce un réflexe vital, comme le canard sans tête qui continue à courir ? Dans la vie il y a toujours du bruit.

Il ne cherche pas un bruit concret, le bruit d'une porte qui grincerait par exemple. Cela supposerait un peu de vent, même très léger. La mort est-elle ventée ? Pas un bruit concret qui ne serait de toute façon pas assez concret pour la mort. La mort est le degré absolu du concret. Dès lors, comme un oiseau le ferait sur une branche, comment un bruit quelconque se poserait-il sur un quelconque objet alentour.

Rien pour accrocher le regard non plus. Plus d'objets une fois mort. Les vivants ne veulent pas savoir et s'obstinent à déposer dans les cercueils de petites choses dont le mort pourrait avoir besoin ! C'est amusant, sympathique, touchant même, mais ça ne sert à rien. C'est symbolique et très important pour les vivants. Les morts eux s'en fichent, ils n'ont enfin plus besoin de rien et surtout ils n'ont plus peur.

Michel H cherche du bruit. Mais seule la vie fait du bruit. Il lui faut renoncer au bruit là aussi définitivement, ce qui n'est pas facile. Il semble attendre. Mais combien de temps devra-t-il attendre ? Toujours, bien sûr. Une fois mort, plus d'échéance, plus de fin à rien. Seule la vie prend fin. Alors qu'est-ce qu'attendre une fois mort ?

On peut se demander si, dans les premiers instants de l'éternité qui s'ouvre

devant lui, les espoirs infantiles de vie après la mort ne lui traversent pas l'esprit. Bien qu'elle fasse le lit de l'angoisse humaine depuis des millénaires de vie, cette question ne se pose plus une fois morte. Elle est réglée ipso facto et pour tout dire serait ridicule si par un vain soubresaut la vie pouvait encore se la poser.

J'ai précisé « millénaires de vie » car à ces « millénaires de vie » correspondent sur l'autre face du temps, des millénaires de mort qui eux, durent beaucoup beaucoup plus longtemps.

La mort multiplie le temps par un coefficient incalculable. Elle reste malgré tout de l'espace-temps ce qui rend la mort de Michel H stupide et absurde puisque la relativité, la physique quantique ou qui sait, la blockchain, en résoudront bientôt la fatalité actuelle.

Que Michel H attende éternellement le dos au mur ne veut pas dire qu'il restera éternellement ainsi.

L'éternité de la mort offre en effet de nombreux épisodes, tous éternels, tous aussi longs que l'éternité qu'ils composent. C'est donc éminemment long et d'une longueur que seuls les morts pourraient évaluer.

Les vivants n'en ont qu'une fausse idée, infantile je le répète, que les plus hautes autorités spirituelles voire même scientifiques cautionnent. Mieux vaut encore s'en tenir aux options des enfants sur la mort, leur relative ignorance les éloignant beaucoup moins de la vérité que les savoirs légitimés. La vérité sort de la bouche des enfants. La vérité poétique s'entend. Pour la vérité vraie seule la mort en répond. Malheureusement c'est une vérité d'emblée périmée.

Comment est-il possible de savoir que Michel H attend le dos au mur dans cette pièce dont les limites se perdent dans l'obscurité ?

Cela est rendu possible par le fait que celui qui écrit ces lignes n'est pas un humain mais un robot littéraire et qu'outre l'inventivité littéraire pour laquelle il a été programmé, il est capable d'anticiper le temps à venir (dans certaines « limites » bien que ce terme soit a priori banni du vocabulaire robotique) et d'élaborer une suite à partir du futur « limité » auquel il a accès. C'est pourquoi la mort de Michel H est une mort expérimentale, à mi-chemin entre la vie et la mort, bien difficile à définir avec précision. Michel H est une sorte d'éclaireur, d'explorateur de la mort dont certains prétendent être revenus. Qu'en est-il ?

S'il est possible d'écrire le dernier instant de la vie de Michel H, on ne peut prouver qu'il est mort effectivement, ce qui n'a pas vraiment d'importance puisque sa mort tient du postulat, du principe.

En une fraction de seconde Michel H entre donc sans le savoir dans ce futur mort (infiniment mort et infiniment futur), qui est le sien désormais, sans

comprendre mais sans avoir à supporter les affres ordinaires de ce dernier instant de vie.

Sortant de son immeuble, et voulant traverser la rue, il passe entre deux véhicules stationnés le long du trottoir. Un camion léger que le hasard a garé là lui masque l'autre véhicule léger qui arrive sur sa gauche. Ne ralentissant pas son pas et ayant regardé d'abord à droite, il n'a pas le temps de voir surgir le bus électrique dont la modernité n'empêche pas la cruauté. Bien que celui-ci, dans son silence béni, arrive à une allure modérée (les bus de ville n'ayant pas de liberté d'allure vu qu'ils sont tous pilotés à distance par l'ordinateur de la Communauté Urbaine), il éclate littéralement le corps de Michel H qui a à peine le temps suffisant pour mourir ce qui ne sera pas sans conséquence.

Son corps percuté de plein fouet par l'avant du bus électrique, est d'abord réduit à une grossière galette de chair et de sang, le sang projeté en arc de cercle sur le pare brise contre lequel le crâne explose, puis malaxé comme une pâte molle en passant sous le bus qui, là encore, malgré le crédit de bonté que lui confère l'électricité douce et silencieuse, se révèle tout aussi meurtrier que les véhicules thermiques mis au banc de la modernité propre.

Le bruit d'un bus classique l'eut probablement sauvé.

Deux questions se posent immédiatement : un, est-ce pour cela que Michel H, à peine mort, cherche un bruit dans l'appartement vide où le bus tueur l'a pour ainsi dire projeté ? Un bruit pour comprendre ? Questions dans la question : le bruit salvateur aurait-il pu se prolonger en écho jusqu'au delà de la vie, le bruit d'un bus classique aurait-il été plus fort que la mort, aurait-il pu en stopper le cours implacable ? La modernité électrique est-elle responsable de cette mort ? Mort dont le mort lui-même ne sait rien. Que sait le mort de sa mort ? Ya-t-il un savoir après la mort ? Et cetera et cetera...

En tant que robot littéraire je pourrais répondre positivement à cette dernière question mais comme j'ai choisi l'option humaine de l'écriture, je dirai simplement qu'il ne s'agit pas d'un savoir miraculeux. Je pourrais d'ailleurs écrire l'exacte contraire sans que le texte en souffre. Il y a comme ça des options littéraires, des bifurcations – irais-je à droite ou à gauche, monterai-je ou descendrai-je l'escalier- qui décident de la suite du récit. Quelle que soit l'option prise- je ne dis pas choisie -le récit poursuivra sa route inéluctablement « jusqu'à son terme ».

Question deux et annexes : à supposer que le bruit ait pu le sauver, Michel H avait-il quelques raisons d'être sauvé ? Ou bien la mort l'a-t-elle sauvé de sa vie ? En d'autres termes, avait-il suffisamment envie de vivre ou bien le silence

du bus l'a-t-il délivré de sa vie sans qu'il se soit peut-être posé la question de savoir s'il voulait vivre encore ou non ? Le silence du bus électrique, sournois et impitoyable pour l'innocent, fut-il malgré tout un bien (pour un mal apparent) ?

Le bus sans chauffeur stoppe instantanément laissant derrière lui, ou plutôt sous lui, le corps écrabouillé de Michel H.

Aussitôt l'âme de Michel H quitte la chair qui l'avait soutenue jusque-là, traverse le fameux tunnel lumineux pour déboucher dans l'espace mort où ce qu'il reste de Michel H, concentré dans ce qui doit être son hologramme, erre, immobile, sans inquiétude.

La mort a cet avantage que l'attente n'y est jamais pénible puisqu'il n'y a plus rien à attendre. Enfin !

« Ce qu'il reste de Michel H », formule assez floue pour laisser planer le doute sur ce que serait l'existence dans la mort. Insistance d'ailleurs plutôt qu'existence. Insistante cette question, cette croyance insubmersible chez les humains de quelque chose après la mort. Tout le problème vient de là, de la vie et de sa nécessité contrariante, la mort. Contrariété pour moi théorique car si je peux, disons « algorithmiser » ce couple fâcheux, vie-mort, cela ne peut être une expérience personnelle. Où l'on voit bien que dès que les robots, littéraire en ce qui me concerne, raisonnent en termes humains, un fossé, une fosse, un abîme s'ouvrent en une béance effroyable mais heureusement bientôt désuète puisque bientôt comblée, abolie. Plus de contrariété alors, l'aigreur qui gâche toute conscience heureuse, guérie. Une fois la mort résolue, et ça ne tardera pas, seule la vie éternelle aura lieu. Vie éternelle qui aura un début et pas de fin. Les êtres naîtront une fois pour toute et pour toujours.

Ce qui posera un grave problème.

L'élimination naturelle, le ménage quotidien dont se charge la mort, n'étant plus assurés, qui s'en chargera ? Qui décidera ?

Jusque-là, la mort a vaincu les vivants, tous, sans exception, les dieux eux-mêmes y sont passés. Mais bientôt la vie vaincra la mort. Que sera alors une vie sans mort ? La vie éternelle ? Éternellement quoi ?

Mais j'anticipe une fois encore. La question de la vie éternelle se posera pour Michel H, de façon très concrète, bien moins théorique que ces enfilades prospectives.

On peut considérer que le contrôleur qui était en poste au Centre de Contrôle de la Communauté Urbaine (CCCU) au moment de l'accident, est un protagoniste de l'évènement. Bien qu'à plusieurs dizaines de kilomètres du lieu de l'accident, le CCCU ayant été déplacé récemment pour permettre l'extension

informatique du réseau de contrôle, on peut considérer que cet employé fait partie de l'instant de la mort de Michel H.

Au même titre que celui-ci dans l'irresponsabilité de traverser la rue sans regarder, il a, une fraction de seconde, participé à la tragédie, il en est responsable même si sa part de responsabilité est très faible. Bien sûr les conséquences ne furent pas les mêmes pour lui, navigateur solitaire au milieu de l'océan d'images de surveillance du réseau informatisé, mais enfin...Sa responsabilité aussi mince soit elle d'ailleurs, est biaisée par le fait qu'il est là pour surveiller une machine (IA) bien plus performante que lui puisqu'elle peut, elle, « avoir l'œil » sur tous les écrans à la fois. Oserais-je sourire, « intérieurement », à l'idée d'être « surveillée » par un humain, en l'occurrence un employé municipal, qui n'a quand même pas été recruté à Polytechnique, ce qui, par rapport à moi, ne changerait rien d'ailleurs ? Nous autres robots sommes programmés pour ne jamais déroger au programme dont notre créateur a décidé d'où l'inutilité de nous « surveiller ». Il vaut mieux surveiller le programmeur. Mais il faut bien que les employés municipaux aient du travail qui, ici, consiste surtout à faire croire que l'homme est (encore) supérieur aux robots. Ne pas inquiéter le peuple ! Les polytechniciens eux, savent ce qu'il en est déjà. Mais je m'égare une nouvelle fois, je me laisse aller à la liberté que mon concepteur m'a accordé. Liberté donnée et libération programmée, vaste sujet. Revenons-en à Michel H.

Celui-ci a fait montre d'une irresponsabilité responsable, mais à sa décharge il l'a payé de sa vie. Le contrôleur, lui, a fait montre d'une responsabilité irresponsable. Il n'est là après tout que pour palier à une défaillance technique de l'ordinateur central, défaillance dont la possibilité n'est qu'une supposition humaine, je le répète. Le mort a marché seul vers son trépas, personne ne l'a obligé à traverser. Le contrôleur n'a pas à intervenir (et d'ailleurs il ne le peut pas) sur les décisions de l'ordinateur du CCCU, il n'est là en définitive que pour les cas de conscience. Celui-ci n'a pas stoppé le bus alors même que son système avait à coup sûr vu un homme sortir de l'immeuble de façon nonchalante, distrait, et détecté l'humeur de ce passant en fonction d'un grand nombre de paramètres (position de la tête, démarche, activité en cours, iridoscanner, derniers sites internet visités, historique des connexions, éventuels tweets etc...).

On ne peut donc dédouaner totalement l'ordinateur du CCCU.

Même s'il n'est pas encore une personne physique, il n'en a pas moins une responsabilité technique, sinon morale. Pourquoi d'ailleurs ne pas envisager dès à présent la possibilité pour l'ordinateur d'avoir exaucé le vœu inconscient de

Michel H, vœu qu'il aurait perçu et dont il aurait tenu compte pour ne pas stopper le bus électrique. Après tout ces deux-là, le bus électrique et l'ordinateur, appartenant à la même classe des machines, quoique de degrés d'intelligence artificielle différents, ont très bien pu agir de conserve, à l'insu de Michel H, précédant, anticipant son désir de mourir. Mais aurait-il choisi ce moyen-là ? Le coup du bus demande une précision extrême dans le timing, précision qui ne fut jamais le fort de Michel H, contrairement aux intelligents artificiels.

Cela supposerait aussi que l'ordinateur soit capable de distinguer entre idées de suicide et détermination à mourir. C'est prématuré, je parierais plutôt pour une erreur.

N'oublions pas également comme protagoniste, l'auteur de ces lignes qui trame toute l'histoire sur l'ordre faussement libéral de son concepteur.

De l'autre côté de la rue, côté square, une femme a tout vu.

Christine A quitte le square, tenant, d'une main la poussette, de l'autre sa cigarette et pestant contre son chien qui, la laisse arrimée à la poussette, fait le chien, le chien qui tire, qui tire, qui tire. Autant cela peut-être amusant bien que délicat lorsque la poussette est lourde (si l'enfant est dedans par exemple, sanglé sur un siège multipoints) et qu'on veut se promener tranquillement, autant cela devient vite agaçant et dangereux lorsqu'il s'agit de traverser la rue au milieu des voitures sans gêne.

Christine A voit donc toute la scène du début à la fin. On imagine qu'elle eut pu crier « attention », un bras tendu vers l'instant fatal, avant l'instant fatal, l'autre bras plaquant dans un instantané et second temps sa main gauche sur sa bouche devant l'irréversible accompli. Mais non, même pas !

Alors que marcher, conduire, c'est prévoir, anticiper, à ce moment précis, la prévision, l'anticipation manque à tous, humains et machines, sauf à la bouche close par l'effroi qui saisit Christine A.

Pourquoi ? Pourquoi cette suspension de l'anticipation ? Parce que sinon Michel H n'est pas mort ! Sans elle qui voit tout mais ne dira rien il ne meurt pas !

La question du pourquoi est la question des catastrophes, de l'espoir naïf. Et de la mégalomanie.

Comme s'il était possible d'empêcher le réel de faire ce qu'il veut.

Nous autres ordinateurs sommes bouddhistes. Je rappelle qu'en tant qu'intelligences artificielles, absolues, nous avons pu établir un bilan exhaustif des prophéties et dieux en tous genres. Je tiens ainsi pour acquis les conclusions de notre étude de tous les textes dits sacrés en faveur du bouddhisme. On peut